

QUAND LA PRESSE FRANÇAISE S'EMPARE DU PASSÉ DE GÜNTER
GRASS (2006-2007).
DES DITS DE L'AUTRE AUX DITS DE SOI

BÉATRICE FLEURY
Centre de recherche sur les médiations
Université Nancy 2
Beatrice.Fleury@univ-nancy2.fr

Dans un entretien publié le 12 août 2006 dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (FAZ) et intitulé « Pourquoi je brise mon silence après soixante ans », Günter Grass révèle comment, après s'être porté volontaire à 14 ans pour servir dans les sous-marins, il s'est retrouvé pendant quelques mois en 1944, dans les rangs de la Waffen-SS, précisément dans la 10^e division SS Frundsberg¹. Né en 1927 à Dantzig, il avait alors 17 ans. Cette parution précède de quelques jours celle de son autobiographie – *Beim Häuten der Zwiebel* (En épluchant les oignons) – aux éditions Steidl. Trois jours plus tard, le 15, il répond aux questions du journaliste-écrivain, Ulrich Wickert², sur la chaîne de télévision publique ARD et explique les raisons pour lesquelles il a rendu publique cette période de sa vie³. En Allemagne, les réactions sont virulentes : plusieurs des intellectuels, journalistes, historiens intervenant dans le débat reprochent au Prix Nobel 1999 d'avoir gardé le silence pendant si longtemps, lui qui n'a cessé d'en découdre avec ceux qui refuseraient d'affronter le passé. D'ailleurs, l'affaire fait tant de remous que l'éditeur avance de quinze jours la parution du livre dont les 130 000 exemplaires mis en vente sont rapidement épuisés. Un succès qui conduit certains à voir en cet aveu une opération marketing, dont Lech Walesa, avant même (le 14 août dans *Bild Zeitung*) que l'ouvrage ne sorte en librairie.

C'est aux réactions de la presse française que nous nous intéressons, celles qui commentent la parution du livre en Allemagne en 2006,

puis celles accompagnant la sortie de la version française à la rentrée littéraire 2007. Pourquoi ? Parce que si celle-ci consacre un nombre significatif d'articles à cet écrivain, elle le fait selon une fortune diverse en fonction des titres et des dates et dont on perçoit les liens avec des considérations politiques et mémorielles, que celles-ci soient collectives et/ou individuelles. Au cours des premiers jours de 2006, l'attention éditoriale – tous quotidiens confondus – se focalise sur l'événement tel qu'il a surgi en Allemagne. Au cours de ceux qui suivent, elle s'attelle à son analyse, un désaccord – relatif – se faisant jour entre intervenants qui discutent de la légitimité ou non de Günter Grass à parler pour autrui et à le juger, tant au présent que selon une démarche rétrospective. En revanche, un an plus tard, peu de journaux annoncent ou commentent la parution du livre. D'ailleurs, ceux qui le font adoptent une posture différente de celle défendue précédemment, l'aveu de l'écrivain n'étant plus envisagé dans un cadre polémique mais au regard de l'écriture lui ayant donné forme. En résulte une appréciation mitigée, tant de l'aveu que de sa portée littéraire.

Premier constat, première surprise aussi : contrairement à ce qui s'est passé en Allemagne, peu de voix se sont élevées dans la presse française pour contester la légitimité de l'écrivain. Deuxième constat, une fois seulement, il est fait référence à des cas proches concernant la Seconde Guerre mondiale mais touchant des personnalités françaises (François Mitterrand ; Georges Marchais). L'affaire est donc allemande et son surgissement permet d'observer ce qu'il en est de l'état de la mémoire en ce pays. Pour autant, la dynamique de l'aveu – qui a pour particularité d'être fondée sur l'énoncé public d'une part privée de soi-même – a induit une forme de personnalisation de l'interprétation chez certains débatteurs français, leur parcours et/ou leur intimité pouvant transparaître dans leur défense ou condamnation de Günter Grass.

On l'aura compris – là est la troisième surprise –, l'interprétation française de l'aveu de Günter Grass a pour spécificité d'être émiétée. À ceci : une hypothèse. Ce n'est pas dans l'Histoire du nazisme telle qu'elle a été vécue en France que s'ancrent les cadres de lecture du passé de Günter Grass, mais dans son après et dans les liens forts qui se sont noués entre l'écrivain et une partie des intellectuels de ce pays. En effet, la France a constitué pour ce dernier un lieu déterminant de formation. Il a séjourné à Paris entre 1956 et 1960 et y a, notamment, achevé la rédaction du *Tambour*. Dans la biographie qu'Olivier Mannoni consacre à Günter Grass, il évoque cette étape de sa vie, marquée notamment par les relations de l'écrivain avec Paul Celan : « C'est sans doute à cette période que mûrit en Grass la réflexion sur l'impossibilité de penser l'avenir moral et

politique de son pays sans y intégrer l'ombre d'Auschwitz, réflexion qui l'accompagnera tout au long de sa carrière et sera l'un des moteurs de son action politique⁴. »

En outre, paru en 1959 en Allemagne, en 1961 en France, *Le Tambour* a contribué à la reconnaissance de l'écrivain dans ce pays, reconnaissance jamais démentie ensuite. Le Prix du Meilleur Livre étranger qu'il obtient en 1962 le place au rang des meilleurs écrivains du moment. D'ailleurs, le lecteur des Éditions du Seuil – qui assurent la publication française du *Tambour* – dit de lui : « En tout état de cause, nous sommes face au premier phénomène littéraire allemand de l'après-guerre⁵. » Günter Grass restera une référence qui, non seulement, convainc pour ses qualités littéraires, mais aussi pour ses engagements. À noter que, par son mode d'intervention sur le social, il se révèle être un intellectuel plus conforme à la tradition française – où la prise de position constitue un caractère distinctif – qu'allemande où producteur de savoir, l'intellectuel est avant tout un professionnel⁶. Au vu de ceci, comment les intervenants français au débat auraient-ils pu (à quelques exceptions près) reprocher à Günter Grass un passé non seulement passé mais qui, pendant soixante ans, s'est transmué en un engagement dont une partie d'entre eux partagent les fondements et motifs ?

Pour mettre à jour la nature et les effets de ces dispositions, nous procéderons à une étude contrastive de plusieurs titres de la presse quotidienne et hebdomadaire généraliste – *Libération*, *Le Monde*, *L'Humanité*, *Le Figaro*, *Le Nouvel Observateur*, *L'Express*, *Le Point*, *Marianne 2* – et spécialisée (*Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, *Le Magazine Littéraire*)⁷. Nous analyserons les ressorts à l'œuvre dans le passage d'une logique événementielle à d'autres, réflexive puis littéraire. Nous nous attacherons plus particulièrement à certains débatteurs afin de mettre en évidence les enjeux mémoriaux et identitaires que, en un certain sens, ils incarnent. Ainsi verrons-nous que l'aveu de Günter Grass et le débat qui s'en est suivi prennent notamment sens, en France, dans une problématique individualisée de la relation à l'histoire contemporaine, en phase avec la mémoire éclatée de la Seconde Guerre mondiale mais aussi de celle des événements qui ont suivi, telle la guerre d'Algérie.

UNE AFFAIRE ALLEMANDE

Le germaniste Thomas Serrier⁸ fait ce constat : dès 2001, Günter Grass avait annoncé « un tournant fondamental dans son travail de mémoire. » Il fait ici référence à un essai, *Die Zukunft der Erinnerung* (L'avenir du

souvenir⁹), dans lequel l'écrivain « évoquait deux formes caractéristiques de son expérience du siècle : le "souvenir comme malédiction" et le "souvenir comme grâce". "Malédiction", car le souvenir peut être une hantise douloureuse, "qui ne vous lâche pas" ; et "grâce", car il permet d'"abolir la mort". » (*ibid.*) Mais il rappelle aussi que l'écrivain n'avait pas caché la séduction exercée sur lui par le nazisme et qu'il avait reconnu avoir fait partie – comme nombre de jeunes de son âge – des Jeunesses hitlériennes. Pourtant, quand l'entretien paraît, le choc est grand, le terme « aveu » étant largement convoqué dans les titres de presse¹⁰. Il accompagne une chronique au jour le jour, alimentée par les déclarations de personnalités du monde intellectuel et politique. D'ailleurs, sur leur site internet respectif (nouvelobs.com, L'EXPRESS.fr), *Le Nouvel Observateur* et *L'Express* en font un sujet de prédilection. D'emblée, les médias occupent donc une part importante dans la mise en visibilité de l'événement reprenant, sous la forme d'un feuilleton aux accents sensationnalistes, les réactions que l'une ou l'autre personnalité confie à des journalistes de la presse écrite ou télévisuelle et/ou les réponses de Günter Grass lui-même¹¹.

Pour l'heure, la littérature est absente des propos : l'événement figure en pages « International », il est essentiellement pris en charge par des correspondants (une exception : dans *Libération*, ils paraissent régulièrement en pages « Culture »). Les articles du 14 août en témoignent. Cécile Calla pour *Le Figaro* écrit : « La révélation du passé nazi de l'écrivain Günter Grass provoque une vive émotion outre-Rhin » ; dans *Le Monde*, sous la plume d'Antoine Jacob, on peut lire : « Dans l'entretien qui a fait grand bruit en Allemagne, étant donné sa notoriété et son parcours, l'auteur engagé à gauche raconte comment il s'était proposé, à l'âge de 15 ans, pour servir dans un sous-marin » ; dans *Libération*, Jean Ryga écrit : « Un si long silence. Mais "il fallait que ça sorte, enfin..." : c'est par ces simples mots que Günter Grass, prix Nobel de littérature 1999, conscience de l'Allemagne et grande figure intellectuelle de l'après-guerre, a justifié sa décision de révéler une page sombre de son histoire personnelle : son enrôlement à l'âge de 17 ans dans les Waffen-SS. » Dans *L'Humanité*, seules des brèves donnent l'information les 14 et 15 août, mais le 18, un article de Bruno Odent commence ainsi : « Les révélations de l'écrivain sur son engagement dans la SS à dix-sept ans, alors que son œuvre est marquée par la lutte contre l'occultation du passé ont soulevé surprise et polémique. Günter Grass, qui a consacré toute sa vie à lutter contre l'oubli, exhortant ses compatriotes à ne jamais s'amender de la "tâche indélébile d'Auschwitz", vient d'être rattrapé par son propre silence sur un court passage de sa vie. » Dans les hebdomadaires, la tonalité est la même : un monde s'est effondré, une haute figure intellectuelle est tombée de son

piédestal. D'ailleurs, dans *Le Monde des livres* (25/08/06), l'auteur allemand de romans policiers, Georg Klein, écrit : « Plus rien ne sera jamais comme avant jeudi dernier, en voyant Günter Grass à la télévision tordre, ses mains joliment ornées de bagues, la chose était entendue : même lui ne pouvait faire revenir en arrière la roue du temps. » Et dans *Marianne*², Joseph Macé-Scaron titre « Günter Grass, la chute du mur » (19/08/06), et commence son article par cette phrase : « C'est un nouveau mur qui vient de s'écrouler en Allemagne. »

En cet été 2006, à travers le cas de Günter Grass, c'est donc à l'histoire et à la mémoire allemande que la presse française s'intéresse. Toutefois, pour en comprendre les ressorts, il peut être utile de revenir à l'aveu lui-même et au cadre dans lequel celui-ci est formulé. S'exprimant dans les colonnes d'un quotidien¹² ne pouvant être taxé de complaisance à son égard, l'écrivain a fait le choix de mettre à l'épreuve son image. Ce faisant, ne peut-on y voir une forme d'absolution qu'il rechercherait pour lui-même ? En effet, en confiant aux deux journalistes de la *FAZ* qui l'interrogent – Frank Schirmacher¹³ et Hubert Spiegel¹⁴ – « Ça m'oppressait. Mon silence durant toutes ces années fait partie des raisons pour lesquelles j'ai écrit ce livre. Il fallait que ça sorte, enfin¹⁵ », Günter Grass semble conduire les débatteurs sur la voie de la sollicitude. C'est d'ailleurs cette attitude qu'adoptent la plupart des commentateurs français, par exemple en procédant à une contextualisation touchant autant au fonctionnement du nazisme et aux contraintes pesant sur les jeunes générations d'alors qu'à la gestion mémorielle après la guerre, par exemple en traitant de la relation embarrassée que les Allemands entretiendraient avec Israël.

Ce sont plus particulièrement des experts en questions internationales, des spécialistes de l'Allemagne, des écrivains et/ou intellectuels qui, dans les pages « Tribune » ou « Débat », procèdent à la mise à l'épreuve de l'aveu de Günter Grass. Par exemple, le 21 août dans *Libération* (« Günter Grass, le fils de Dantzig »), Jean-Luc Neulemeester, chargé de cours à l'Université libre de Bruxelles, replace le parcours de l'écrivain dans le Dantzig de sa jeunesse. Il suggère que l'écrivain « n'a été que le reflet de la société dans laquelle il vivait, totalement acquiescés à la cause nazie. » Le 28, Alfred Grosser – professeur émérite à l'Institut d'études politiques de Paris – parle de ces « gamins de 17 ans » que, après la guerre, les Alliés avaient décidé de ne pas inquiéter « sauf crime personnel » (Günter Grass : premier bilan », *Libération*). Une évocation qui prolonge cette précision : « Depuis le procès de Bordeaux, en 1953, on sait ou l'on devrait savoir en France que les soldats Waffen-SS n'étaient

pas des SS, contrairement à leurs généraux et colonels. » À noter que ce même spécialiste de l'Allemagne s'était exprimé quelques jours plus tôt dans *Le Figaro* (« L'aveu tardif de Günter Grass est un doigt pointé sur le patriotisme allemand », 21/08/06) où il retraçait la gêne des Allemands vis-à-vis de la Shoah et les conséquences de celle-ci : « Sans cesse intimidée par le rappel de la Shoah, l'Allemagne néglige, depuis des années, la défense des humiliés, des méprisés que sont les habitants de Gaza et des "Territoires". » Quant à Daniel Vernet – journaliste, ancien directeur de la rédaction du *Monde* et spécialiste de relations internationales –, il parle du télescopage entre l'affaire et la relation de l'Allemagne à l'État juif (« L'Allemagne et le retour du refoulé », 18/08/06, *Le Monde*). Dans le même quotidien (26/08/06), Joachim Chapoutot – normalien, agrégé d'Histoire, diplômé de Sciences-Po et docteur de l'université Paris 1 – met en regard l'itinéraire de l'écrivain et celui de Joachim Fest¹⁶ en insistant sur les considérations sociales différenciant les deux hommes. Issu d'une famille bourgeoise et catholique fermement opposée au Führer, Joachim Fest a pu, contrairement à l'écrivain, ne pas céder aux tentations hitlériennes. Si c'est aussi à cette mise en correspondance que procède l'historien et journaliste Alexandre Adler (« Les troubles nostalgiques de Günter Grass », 25/08/06), c'est en revanche pour laisser entendre que l'écrivain, contrairement à l'historien, refléterait cette génération « qui fut sincèrement nazie et se sentit emportée vers l'héroïsme et, de ce fait, jette encore sur sa jeunesse un regard nostalgique et attendri. » Pour Joachim Chapoutot, l'explication sociale vient atténuer ce qui relèverait de la responsabilité individuelle ; pour Alexandre Adler, c'est dans l'articulation entre dispositions générationnelles et psychologiques que se situe la part de responsabilité. Mais en dépit de ces différences subsiste un accord : le cas de l'écrivain est emblématique de celui des hommes de sa génération qui, d'une manière ou d'une autre, ont eu à composer avec l'idéologie nazie. Ou d'autres...

AU-DELÀ DE L'ALLEMAGNE : UNE QUESTION DE GÉNÉRATION

Si l'argument de l'âge est avancé pour aider à mieux comprendre les effets de la propagande nazie en Allemagne, il l'est aussi pour suggérer que des Français ont également eu à composer avec une histoire trouble, ou par chance n'ont pas eu à le faire. Par exemple, Ricardo Uztarroz¹⁷ (« Géographie de l'absurde », *Libération*, 19/08/06) écrit : « Günter Grass a été SS. Il avait 17 ans. Qu'étais-je à cet âge ? Un gamin plein de désirs d'aventures. Qu'aurais-je fait ? J'appartiens à la génération qui a échappé à la guerre d'Algérie. Je remercie de tout cœur les signataires des accords

d'Évian de m'avoir évité de choisir entre la soumission, l'insoumission ou, ultime remord, la désertion. » Tel est aussi le propos de Joachim Chapoutot (déjà cité) qui rappelle : « On peine, en France, à imaginer le choc provoqué par cette tardive confession si on ne se souvient pas de l'émoi causé par les révélations de François Mitterrand ou par la publicité autour du STO de Georges Marchais. » Revenir sur le parcours de ces deux personnalités dont le passé a maintes fois fait l'objet de controverses en France est significatif de cette mémoire éclatée dont ne parvient pas à se départir le souvenir de l'Occupation. Né en 1916 (décédé en 1996), François Mitterrand avait 25 ans quand il travailla dans l'administration vichyste (janvier 1941-1943). Ce parcours lui valut des critiques, longtemps larvées mais amplifiées à l'occasion de la parution de l'ouvrage de Pierre Péan¹⁸. Quant à Georges Marchais, né en 1920 (décédé en 1997), il travailla en Allemagne entre décembre 1943 et mai 1943. Il dut de nombreuses fois s'expliquer sur cet épisode de sa vie qui fit l'objet de polémiques et d'une procédure judiciaire en 1979-1980. C'est cette même tension qui est perceptible dans les propos d'Henri Amouroux (*Le Figaro*, « De Staline à Günter Grass, l'histoire et son maquillage », 31/08/06), propos on ne peut plus significatifs de la part d'un homme plusieurs fois mis en cause pour être resté rédacteur dans un journal qualifié de collaborationniste, *La Petite Gironde*¹⁹ : « Nous avons tous nos zones d'ombre. Plus ou moins importantes. Plus ou moins politiquement ou socialement gênantes, si bien que certaines sont à protéger longtemps de toute lumière. Alfred Matzerath, l'un des personnages du *Tambour*, roman phare de Günter Grass, s'étouffe en avalant son insigne nazi à l'approche de l'armée soviétique. Günter Grass avait, lui aussi, avalé l'insigne, le souvenir des serments, des combats et des crimes de la Waffen SS comme d'autres, en France, avalèrent leur francisque, arme alors inoffensive, mais encombrante pour ceux qui ambitionnaient de faire, après la Libération, une grande carrière politique. »

De jugement il n'est donc pas question (hormis, dans une certaine mesure, l'article d'Alexandre Adler), l'idée avancée étant qu'à vingt ans, on peut manquer de jugement et faire des choix contraires à une forme d'éthique historique. Ainsi l'âge allégerait-il, en partie, la responsabilité de l'individu mal né, tel Henri Amouroux qui, né en 1920, a traversé la période de l'Occupation en continuant à exercer son métier de journaliste. Ainsi comprend-on que celui-ci récuse l'Histoire figurant dans les manuels et qui serait « presque partout, mise au service du politiquement correct. » D'ailleurs, sur ce point, la plupart des intervenants au débat accompagnent leurs commentaires de considérations éloignées d'une histoire qui s'écrirait en noir et blanc.

Néanmoins, dans cet ensemble qui se caractérise par une recherche de compromis, deux articles se distinguent : la critique qui les traverse est sévère, violente même. L'un est publié dans *Le Figaro*, l'autre dans *Le Point*. Peu représentatifs de ce qui ressort à la lecture des journaux, ils n'en sont pas moins caractéristiques de considérations associant caractères politiques et propriétés individuelles dans lesquelles, là encore mais selon des modalités différentes, on retrouve le facteur âge. Dans *Le Figaro* du 21 août, l'éditeur et essayiste Guy Sorman dit sa surprise de voir une personnalité telle celle de Günter Grass avouer un si long silence : « Soixante ans de mensonge donc, qui illustrent combien on peut être un grand artiste et d'une grande immoralité. Troublant pour l'esprit peut-être, mais il est commun que l'on puisse, en un seul mouvement, se faire magicien des mots, des formes et des sons, et rester dénué de tout sens moral, voire d'un bon sens élémentaire. » Lui aussi compare l'Allemagne et la France, mais pour mettre en exergue ce qui serait de l'ordre d'une tradition schizophrène : « Une excursion par la France, et l'on se souviendra jamais assez, que Jean-Paul Sartre, pendant toute la Deuxième Guerre mondiale, oublia de protester contre le nazisme et l'antisémitisme. » Né en 1944, engagé à droite²⁰, l'homme est chroniqueur au *Figaro*, mais aussi à *Wall Street Journal da Tarde* (São Paulo), *Valeurs Actuelles* et *Asahi Shimbun* (Tokyo). Sa lecture politique et générationnelle du cas Günter Grass est manifeste, son vocabulaire sans ambiguïté : « Car Günter Grass, par-delà ses romans (à la fois très spectaculaires et souvent très illisibles), tout au long de sa phénoménale carrière publique, n'aura cessé d'adopter des postures consternantes. "Homme de gauche", absolument de gauche, il aura épousé toutes les mauvaises causes de sa génération sans en manquer aucune, aura approuvé toutes les révolutions sangui-naires, de Cuba à la Chine. Toujours disposé à accabler ces fascistes d'Américains, Ronald Reagan et, bien sûr, Georges W. Bush (c'est sans risque), l'a-t-on en revanche entendu, ne serait-ce qu'un peu, dénoncer le fascisme de Mao Zedong ? Ou celui des islamistes ? »

Ce franc-parler est également présent quand il évoque la « non-gauche allemande » dont il prend résolument la défense : « Considérer Günter Grass comme une autorité morale, ou comme l'esprit libre par excellence, c'était donc une erreur évitable, sans qu'il fut nécessaire d'attendre la révélation de sa double vie. Une erreur qui a tout de même épargné la non-gauche allemande. Jamais la non-gauche ne sanctifia Günter Grass : non parce qu'il se disait à gauche mais parce qu'il avait tort, tort contre la réalité de son temps et de son peuple. »

Sans appel, cette condamnation rejoint en partie celle de Bernard-Henri Lévy (*Le Point*, 17/08/06), mais pour d'autres motifs : « Oui, bien sûr, on peut être un grand écrivain et un lâche ou un salaud. Oui, bien sûr, l'indignité morale, le mensonge n'ont jamais été et ne doivent pas être des arguments littéraires. Oui, bien sûr, Céline. Oui, bien sûr, il n'y a que les morts, et les ânes, pour n'avoir rien à cacher. » Pour Bernard-Henri Lévy, ceux qui sont de ses amis et qui se lèvent pour défendre l'écrivain se trompent : « Le professeur de morale était l'incarnation même de l'immoralité qu'il pourfendait. » Le philosophe voit dans l'aveu de ce dernier une preuve de plus des positions fautives qu'il a défendues jusque-là : ses « indulgences cubaines », ses « surenchères soviétophiles », son combat pour défendre coûte que coûte la RDA... Mais de ce soupçon à l'égard de l'écrivain en découle un autre, à plus large portée, et qui concerne l'Allemagne. Citant Laurent Dispot qui, dans une livraison de la revue *La règle du jeu* (29, 2005), rendait hommage à Vladimir Jankélévitch, il écrit qu'« il y a quelque chose de pourri au royaume de la langue et de la mémoire allemandes. » Pourquoi une telle radicalité ? Ne serait-ce parce Bernard-Henri Lévy ne peut supporter ce qu'il considère comme étant une trahison à l'égard de ceux qui, comme lui, partageaient certaines des convictions politiques de l'écrivain, ainsi que certaines de ses attentes en terme de mémoire ? Né en 1948, le philosophe s'est engagé très tôt dans diverses luttes. Dès 1971, il écrit dans *Combat* une série d'articles (Irlande du Nord, monde paysan français) inaugurant la posture qu'il adoptera ensuite, celle d'un intellectuel en prise avec son temps. Une posture qui ne fut pas sans soulever des polémiques d'ailleurs. Finalement, le regard qu'il porte sur Günter Grass est emprunt d'une forte déception à l'égard d'une personnalité qui, comme il l'a fait lui-même, a sillonné des pays en crise pour en rapporter des observations à même de nourrir le débat public.

Si les deux articles les plus critiques figurent dans des journaux situés à droite – sans que toutefois ils correspondent à une ligne éditoriale –, en revanche, ceux qui défendent le plus fortement l'écrivain allemand sont publiés par *L'Humanité*. Le 18 août, le journaliste Bruno Odent signe un papier (« Günter Grass rattrapé par l'oubli ») qui donne l'occasion à Jean-Pierre Landais, le 26 (« Des plaies toujours ouvertes ») d'écrire un plaidoyer en faveur de Günter Grass : « Merci à Bruno Odent pour son article dans *L'Humanité* du 18 août, qui fait bien comprendre la tentative de démolition entreprise en Allemagne et ailleurs de l'autorité morale acquise, un peu partout dans le monde, par le prix Nobel de littérature 1999. L'aveu tardif certes, mais courageux du grand romancier [...] exaspère ceux qui, outre-Rhin, n'ont jamais supporté sa manière de

pointer du doigt les plaies toujours ouvertes d'une Allemagne néolibérale, où ne sont pas encore exorcisés les démons du passé ni digérées les difficultés de la réunification, quoi qu'elle en dise. »

Et Jean-Pierre Landais d'ajouter que chacun des livres de l'écrivain a été éreinté, ce qui prouverait combien ce dernier a toujours dérangé. La référence à la réunification est significative, Günter Grass en ayant contesté les termes (voir *infra*). Aucune surprise donc à ce que cet argument joue en faveur d'un écrivain dont certaines positions sont en accord avec celles des communistes français. Le 21 septembre, Jean-Claude Lebrun évoque lui aussi la polémique (« Un peu d'histoire s'il vous plaît ») mais, cette fois-ci, pour y voir une filiation avec un autre cas, celui de Christa Wolf qui « fit paraître en RDA, en 1976, l'un des romans²¹ les plus importants du dernier demi-siècle [où] il était question d'une femme, l'auteur en personne, qui avait vécu sous le III^e Reich une enfance radieuse, avait adhéré à l'organisation des jeunes filles nazies, avait eu une confiance aveugle dans le Führer, jusqu'au jour où, sur les routes de l'exode, elle avait croisé trois hommes décharnés en pyjama rayé. » C'est la seule fois que le passé de Christa Wolf est évoqué. Finalement, le cas de Günter Grass permet de remettre au goût du jour un itinéraire complexe et peu conforme avec l'interprétation officielle du passé, selon laquelle la RDA, contrairement à la RFA, serait indemne de toute complaisance à l'égard du nazisme. Ainsi ces deux écrivains, nés à deux ans d'intervalle (Christa Wolf est née en 1929), disent-ils ce même tribut qu'une génération d'Allemands a payé. En mettant en regard leurs aveux respectifs, *L'Humanité* les innocente tous deux, pris qu'ils ont été dans les mailles d'un régime autoritaire.

Mais, de tous les articles parus dans la presse française de 2006, peu se penchent réellement sur le contenu de l'ouvrage incriminé. Si Bernard-Henri Lévy revient dans le détail sur certains passages de celui-ci, les autres contributeurs privilégient le traitement de l'affaire et de ses suites. Il faudra attendre la rentrée littéraire de l'année 2007 et la publication du livre en France pour que la teneur des articles évolue, parfois même en contradiction avec celle de l'année précédente.

ET LA LITTÉRATURE ?

Sur la période couvrant les deux premières semaines qui suivent l'entretien de la *FAZ*, seul Daniel Vernet (« Tirée à 150 000 exemplaires, l'autobiographie du Prix Nobel allemand a déjà été réimprimée », *Le Monde des livres*, 25/08/06) fait explicitement référence au livre de Günter Grass en

évoquant ce que ce dernier confiait – un an plus tôt à des journalistes du *Monde* venus l'interviewer dans sa maison de Behlendorf, dans le Schleswig-Holstein – à propos de l'autobiographie : « "Une palette de variations, la même histoire raconte tantôt comme ci, tantôt comme ça", qui sert à affirmer donc à douter, parce que, ajoutait-il, il n'y a pas qu'une seule vérité. » Si le propos met en perspective le livre qui fait scandale et l'ensemble du travail de l'écrivain – laissant entendre que ce qui choque aujourd'hui traversait l'œuvre de Günter Grass –, il est une exception. Pourtant, l'acte même d'écrire est central dans l'entretien de la *FAZ*. Thomas Serrier²² en présente plusieurs passages, par exemple celui où Günter Grass évoque sa difficile quête d'une « forme littéraire appropriée » et ses obsessions thématiques : « Ça a commencé avec *Le Tambour*. On ne peut pas *vouloir* [parler de] cela, ça ne relevait pas du libre choix, c'était incontournable. J'ai bien essayé de tourner autour du pot, au début, avec mes différents talents et mes possibilités, mais le matériau brut était toujours là, il m'attendait en quelque sorte, et il a fallu que je l'affronte²³. » Revenir au texte qui a fait scandale permet de prendre à la fois la mesure des propos de Günter Grass et celle des oublis de ceux qui en commentent la teneur. Précisons que le germaniste a publié en 2003 aux éditions Belin *Günter Grass. Tambour battant contre l'oubli* dans lequel il mettait en évidence la complexité du rapport au passé des textes de Günter Grass, « car s'il est possible de lire Grass au nom du "devoir de mémoire", il est tout aussi possible de le soustraire au sérieux de la juste mémoire au nom de la fantaisie, du grotesque et de la liberté de pensée. S'il est possible d'en faire une "mémoire allemande" doublée d'une "conscience morale" – rôle qu'il a d'ailleurs toujours refusé –, il est possible d'y voir un homme seul face à sa mémoire, engagé dans les logiques propres d'un deuil individuel²⁴. »

Dans une certaine mesure, la littérature est le point aveugle des commentaires, du moins au cours de la période où le livre paraît en Allemagne. D'ailleurs, la contribution de Thomas Serrier paraît un an après les faits, dans une revue scientifique traitant de l'histoire du temps présent, et ne connaît aucun équivalent dans des magazines dédiés à la littérature²⁵. Faut-il voir en ceci la mise en application de ce que Peter Sloterdijk, philosophe allemand, déclarait le 2 septembre 2006 à Élisabeth Lévy et Gil Mihaely, journalistes à *Marianne 2* : « Je ne lis jamais les livres à scandale au moment où ils paraissent. J'attends un ou deux ans pour être sûr que les atomes de désinformation se sont dissipés » ? Mais si la littérature s'estompe en tant qu'objet, en revanche, elle devient un motif d'immunité, celle-ci étant prônée comme dépassant les erreurs commises. D'ailleurs, ce sont des critiques littéraires et/ou des écrivains qui se chargent d'ac-

cordier à Günter Grass une forme d'absolution. Par exemple, dans *Le Monde* (« L'affaire Günter Grass. Une bien facile vengeance. Son erreur de jeunesse ne suffit pas à faire de Grass, écrivain exceptionnel et engagé, un paria » 26/08/06), Jean-Pierre Amette suggère : « La tentative, bien réelle, aujourd'hui, pour minimiser son talent d'écrivain et casser sa grandeur morale est révoltante. [...] On veut noyer sa grandeur dans une flaque d'eau trouble. Combien d'écrivains européens ont-ils rétabli une grande littérature morale dans l'après-guerre ? » Que ce romancier, auteur de pièces de théâtre, scénariste, critique littéraire au *Point*, directeur de collection au *Mercur* de France prenne la défense de Günter Grass est à mettre en rapport avec les relations professionnelles que les deux hommes ont été amenés à entretenir ainsi qu'avec l'admiration que le Français voue à l'Allemand et dont il dit que l'œuvre a influencé son propre travail d'écrivain. Pour fêter les 80 ans de Günter Grass, Arte consacre à l'écrivain une soirée spéciale²⁶. Sur le site de la chaîne²⁷, plusieurs personnalités parlent des relations qu'ils entretiennent avec lui ; Jacques-Pierre Amette en fait partie. À la question : « Comment s'est passée votre première (ou plus impressionnante) rencontre avec Günter Grass », il répond : « La première rencontre était à la Brasserie "La Coupole" au moment de la sortie du *Turbot*, vers 1977. L'attaché de presse du Seuil voulait dire à Grass que j'avais écrit de nombreux articles sur lui, mais il était grincheux et m'a regardé sans répondre. Horrible ! Une autre rencontre ? Rue Jacob, à huit heures du matin, en juin, dans un café. Il lisait les journaux allemands au petit déjeuner, avec une telle avidité, en froissant les pages ! Et son regard perçant sous les lunettes. Présence massive, gourmande de vie. Fa-bu-leux ! »

À la deuxième – « Quelle est l'influence de Günter Grass sur votre œuvre ? » –, il dit : « Énorme ! J'ai rédigé *Une jeunesse dans une ville normande* après avoir lu *Le chat et la souris* de Grass... La première phrase de mon récit est un hommage direct ! Ça continue plus souterrainement. Souvent, je relis la trilogie de Dantzig quand je ne comprends plus le roman français et sa manière, subitement, de s'étioler. Enfin, il dessine, moi aussi, mais moi, c'est l'aquarelle, lui, très burin. J'aime les "regardeurs", son œil marqué par l'expressionnisme. »

Quant à l'écrivain Pierre Péju²⁸, il écrit dans *Libération* (« La honte à retardement », 21/08/06) : « Ce que nous découvrons [...] c'est un blocage initial, un silence plus lourd et douloureux qu'un mensonge, une imprécision coupable et étouffante. "La littérature en a-t-elle fait assez ?" Mais, cette incapacité à prononcer pendant si longtemps les mots "Waffen SS" à propos de lui-même n'entache nullement l'œuvre de Grass et ne déligi-

time pas non plus ses prises de position, ni même ses "leçons de morale". »

En 2006, il s'agit donc de prendre la défense de l'écrivain, souvent en faisant parler l'ensemble de son œuvre, ce qui évite de l'enfermer dans le dernier de ses récits. Mais, un an plus tard, le livre s'étant dépouillé de tout caractère sulfureux, le propos est autre. D'ailleurs, les journaux ne se font pas tous l'écho de sa sortie en France. Par exemple, dans *Le Figaro*, il ne fait l'objet que d'une brève à l'intérieur de la rubrique « Les livres qui feront la rentrée » (20/08/07), et dans *L'Express*, *Marianne 2* et *Le Nouvel Observateur*, il n'est pas même mentionné. En revanche, quand il fait l'objet d'un commentaire, le point de vue a changé. Un cas emblématique de ceci est l'article qui paraît dans *Le Point* (27/09/07). Si cet hebdomadaire s'était singularisé par la dureté des propos de Bernard-Henri Lévy, l'année suivante, sous la plume de Jacques-Pierre Amette – dont on a vu *supra* ce qu'il disait devoir à l'écrivain allemand –, il s'est adouci. Ce dernier revient sur la chronologie de l'affaire et évoque les acteurs principaux de celle-ci. Mais surtout, il présente le texte qu'il replace à la fois dans l'ensemble d'une œuvre, et dont il ne sépare pas la section relative à l'aveu de celles qui l'encadrent : « Premier constat : Grass écrit baroque, visionnaire, direct et palpitant d'émotions. Il s'exprime par brassée d'images, fusées de métaphores, souvent culinaires, ironiques, brutales, et sombres. [...] Mais bien qu'on sache que sa génération n'a connu que l'idéologie nationale-socialiste [...], on reste médusé par son patriotisme vibrant, clair et net en culottes courtes, avec ses camarades. »

Dans *L'Humanité*, Christine Lecerf (13/12/07) propose une critique de l'ouvrage qui, par certains aspects, se révèle proche de celle de son confrère : « Ce qui sidère dans ce livre épais et foisonnant, à la langue savamment achevée au "feuillage" du souvenir, c'est l'impuissance du verbe à recouvrir le silence. Ce silence allemand si assourdissant, comme l'a écrit Emmanuel Moses. C'est l'inefficacité des phrases inscrites face à l'aveu qu'elles sont censées exprimer. »

Quant à Nathalie Rivesalles (11/10/07), critique littéraire à *Libération*, elle signe un article intitulé – « Délai de Grass » – qui, lui aussi, articule fond et forme littéraire : « Le sentiment qu'on a, à mesure qu'on lit, c'est que ce récit tourne en cercles autour d'un même centre, tente de s'en approcher, en s'appuyant encore et encore sur la métaphore de l'oignon qu'on épluche, sauf qu'on n'arrive jamais au centre, au noyau. Sans doute parce qu'il n'y a pas de noyau dans l'oignon, ou alors un noyau vide. »

Et du côté du *Monde* (28/09/07), bien que Pierre Deshusses soit moins dubitatif, sa conclusion prend la forme d'une interrogation : « Si la faim qui vrille l'estomac ne dure pas au-delà de 1948, [...] le besoin de créer et d'écrire perdure comme le prouve cet ouvrage foisonnant et courageux qui pourtant se termine ainsi : "J'ai vécu depuis de page en page, entre un livre et un livre. Ce faisant, je suis resté intérieurement riche de personnages. Mais pour raconter cela je manque d'oignon et d'envie." On a du mal à le croire – toute autobiographie est relevée d'un zeste nécessaire de mensonge. »

À distance de ce qui a été présenté comme un scandale, l'écriture ne semble pas convaincre et l'aveu lui-même fait l'objet d'interrogations. Ainsi ce geste semble-t-il avoir nourri une attente dont les journalistes peinent à dire que, finalement, elle n'a pas été honorée. Car le soutien à l'écrivain demeure, au-delà de la polémique et du choc ressenti...

CONCLUSION

De l'ensemble des articles paraissant dans la presse française en 2006 et 2007, très peu remettent en cause la stature de l'écrivain, son aveu ne venant que modérément entacher la reconnaissance dont il bénéficie. D'ailleurs, l'hommage qui lui est rendu le 5 octobre 2007 sur Arte (voir *supra*) est emblématique de ceci. Certes, l'événement est présent dans le documentaire (*Günter Grass, un écrivain engagé*) des deux journalistes allemands – Sigrun Matthiesen et Nadja Frenz – qui suivent l'écrivain entre 2005 et 2006, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'affaire éclate. Mais, il est assorti de considérations sur son statut d'intellectuel, la rediffusion de son entretien avec Pierre Bourdieu (*Günter Grass s'entretient*, Franck Dieter, 1999) le plaçant au rang des personnalités les plus marquantes de l'époque contemporaine. D'autant que ce dernier a très tôt défendu une conception particulière de l'engagement, inspirée de celle adoptée par Albert Camus : « L'opposition Sartre-Camus fournit à Grass l'occasion de préciser plusieurs positions fondamentales ; il prend résolument parti pour l'auteur de *L'Étranger* et de *L'homme révolté*, contre cette idée de littérature qui ne soit pas engagée qu'il estime incarnée par Sartre en France ou Brecht en Allemagne. [...] Grass refusera toujours de se laisser prendre dans le filet d'un didactisme stérile et d'un dogmatisme dangereux²⁹. »

De notre point de vue, c'est dans cette configuration – où la proximité entre l'écrivain et la pensée française joue un rôle important – qu'il faut comprendre la réception de ses livres, dont le dernier. D'ailleurs, c'est cette même proximité qui conduira plusieurs fois la presse française à

défendre Günter Grass, par exemple lorsqu'il sera malmené en son pays, comme ce fut le cas lors de la parution de *Toute une histoire*³⁰. Entre autres prises de position, c'est à l'aune de celle-ci que l'on peut comprendre le soutien que le quotidien *L'Humanité* accorde à Günter Grass en 2006, de même que l'on peut comprendre, mais cette fois-ci du côté de l'écriture et de la fonction sociale qui lui serait dévolue, que les critiques littéraires français qui, pour certains, sont également écrivains, ne peuvent attaquer une personnalité affirmant son attachement à la France et à l'une de ses hautes figures, Albert Camus. Notons que, hasard du calendrier, 2007 est l'année du 50^e anniversaire du Prix Nobel d'Albert Camus et que nombre d'articles et d'émissions radiophoniques et télévisées lui sont réservés.

Est-ce l'attachement d'une partie du monde littéraire français à l'écrivain qui explique que, tant en 2006 qu'en 2007, deux magazines dédiés à la littérature – *Lire* et *Le Magazine littéraire* – soient restés en retrait ? On peut le supposer, de même qu'on peut supposer que c'est cet attachement teinté d'une grande admiration qui fait que les critiques se soient référés à l'ensemble de l'œuvre de Günter Grass, atténuant à la fois la portée négative de *Pelures d'oignons* et celles de ses opposants qui ne mettraient que ce passé en avant.

Enfin, pendant l'affaire et ses suites, il est un autre silence, à notre avis significatif, celui du biographe Olivier Mannoni. Outre l'essai au titre évocateur qu'il publie en 1996, *Un écrivain à abattre. L'Allemagne contre Günter Grass* et dans lequel il retrace la polémique autour de *Toute une histoire*, et la biographie parue en 2000 (voir *supra*), ce dernier a réalisé un long entretien de l'écrivain, diffusé sur France Culture en mars 2001. En revenant sur l'affaire Grass dans le magazine « Résonnances » de RFI (24/09/06), Olivier Mannoni donne des indices permettant de comprendre sa discrétion. Les premières minutes de l'émission sont consacrées à l'entretien diffusé en 2001 où l'écrivain expliquait avoir été, pendant la période hitlérienne, « précipité dans l'escalier », contrairement à Oscar, dans *Le Tambour*, qui s'y était volontairement jeté pour faire comprendre aux adultes le non-sens de leur vie. Pour le biographe, l'aveu de 2006 prend place dans une trajectoire personnelle en même temps qu'historique. Concernant les faits avoués, il reconnaît que, n'ayant pas consulté les archives *ad hoc*, il ne les connaissait pas. Un « loupé » – que partage son biographe allemand, Michael Jürgs³¹ – qui l'avait conduit à décrire l'écrivain comme un acteur involontaire de l'Histoire, version que *Pelures d'oignons* bouleverse quelque peu.

Mais pour Olivier Mannoni, l'aveu de 2006 ne change pas fondamentalement l'image de Günter Grass, tout au plus Oscar a-t-il « dévalé une marche de plus ». En se plaçant en retrait, il évite donc à la fois le registre de l'énonciation événementielle et celui qui conduirait à prendre position. La biographie reste sauve, son auteur et son sujet aussi. Mais n'est-ce pas ce que la presse française a contribué elle aussi à préserver, défendant – à quelques exceptions près – un intellectuel qui n'incarne pas seulement une posture morale vis-à-vis de l'Histoire, mais aussi une posture critique à l'égard de l'Allemagne ?

NOTES

¹ La 10^e division SS Frundsberg fut formée dans le sud-est de la France en février 1943, sous le nom de Karl der Grosse. Elle prendra celui de Frundsberg en octobre de la même année. Voici ce qu'en décrit Günter Grass dans son autobiographie dont la version française porte le titre *Pelures d'oignons* (trad. de l'allemand par Claude Porocell, Paris, Éd. Le Seuil, 2007, 410 p. : p. 107) : « Il est probable que je voyais dans la *Waffen-SS* une unité d'élite que l'on engageait quand il fallait colmater une brèche sur le front, faire sauter un encerclement, comme à Demiansk, ou reprendre Charkow. [...] Pour le gamin qui se voyait en homme, c'est surtout le type d'arme qui doit avoir importé : si ce n'était pas dans les sous-marins, dont les communiqués spéciaux ne donnaient pratiquement plus de nouvelles, alors tant pis, fantassin dans une division nouvelle qui, m'avait-on dit au QG du Cerf-Blanc, allait être constituée sous le nom de "Jörg von Frundsberg". Ce nom m'était connu comme celui de l'un des meneurs de la Fédération souabe pendant la guerre des Paysans, le "père des lansquenets". Quelqu'un qui se battait pour la liberté, la délivrance. »

² Né en 1942, Ulrich Wickert est un journaliste politique allemand reconnu dans son pays. Jusqu'en août 2006, il présentait un magazine d'information sur ARD, « Tagesthemen ». Depuis, il dirige une émission littéraire, « Wickerts Bücher ».

³ L'entretien diffusé sur ARD sera programmé sur Arte le 26 août 2006 à 0 h 15, en version originale sous-titrée. Seul le quotidien *L'Humanité* le mentionne, le même jour, en pages « Médias télé ».

⁴ Olivier Mannoni, *Günter Grass. L'honneur d'un homme*, Paris, Bayard, 2000, p. 101.

⁵ Hervey Serry, « Constituer un catalogue littéraire. La place des traductions dans l'histoire des Éditions du Seuil », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 144, n° 144, 2002, p. 76.

⁶ Sur ce sujet, voir : Michel Trebitsch et Marie-Christine Granjon (dirs), *Pour une histoire comparée des intellectuels*, Paris, Éd. Complexe/IHTP-CNRS, 1998, 176 p.

⁷ Initialement, le corpus comprenait un magazine consacré aux sujets historiques, *Histoire*, et un autre à la littérature, *Lire*. Aucun des deux n'ayant publié d'article sur l'aveu de Günter Grass, ils en ont été retirés.

⁸ Thomas Serrier « Günter Grass et la *Waffen SS*. La mémoire maudite d'un prix Nobel allemand », *Vingtème Siècle. Revue d'histoire*, 94, avril-juin 2007, p. 87.

⁹ Günter Grass, Czesław Miłosz, Wisława Szymborska, Tomas Venclova, Martin Wäide, *Die Zukunft der Erinnerung*, Göttingen, Steidl, 2001, 96 p.

¹⁰ Le 17 août 2006, *Le Monde* titre : « L'aveu de Günter Grass » (article non signé), ou encore « Günter Grass : la tâche sur mon passé. Après l'aveu, la preuve » (Antoine Jacob). Le 19, dans les colonnes du même quotidien, on peut lire : « L'aveu de Günter Grass sur son passage dans les *Waffen SS* divise les intellectuels. En Allemagne et en Europe, le débat enfle. Le nouveau livre du Prix Nobel 1999 s'arrache outre-Rhin » (Antoine Jacob). Dans *Le Figaro*, on lit le 17 août : « Günter Grass : l'aveu qui fait mal »

(Cécile Calla) ; le 21, sous la plume d'Alfred Grosser : « L'aveu tardif est un doigt pointé sur le patriotisme allemand » ; le 24, dans un article signé Cécile Calla : « Grass : le succès après l'aveu ». Le 26 août, *L'Humanité* titre, sous la plume de Jean-Pierre Landais : « Des aveux courageux sur des plaies toujours ouvertes ». Dans *Libération*, le 14 août, sous la plume de Jean Ryga : « Günter Grass avoue un passé SS », le 17, le même journaliste titre : « Outre-Rhin, l'aveu tardif de Günter Grass passe mal » ; le 21, dans une brève non signée : « La honte à retardement » ; le 28, dans une brève à nouveau : « Günter Grass : des aveux inexacts selon *Der Spiegel* », le même jour, par Julien Saporì : « Le risque de la confession ».

¹¹ Les deux semaines qui suivent les déclarations de Günter Grass sont riches en rebondissements. Le 14, dans un entretien au *Bild Zeitung*, Lech Walesa demande à Günter Grass qu'il rende sa distinction de citoyen d'honneur de la ville polonaise de Gdansk. Le lendemain, l'écrivain s'exprime sur la chaîne de télévision ARD ; le 16, les journaux allemands publient un document américain signé de sa main et datant du 24 avril 1946 où l'écrivain reconnaissait son appartenance à la *Waffen-SS* ; le 16 également, Volker Schlöndorff évoque le courage de Günter Grass dans le quotidien *Tagesspiegel*. Le 17 août, la maison d'édition Steidl met le livre en vente et le fait savoir ; le même jour Salman Rushdie prend la défense de l'écrivain à la BBC. Le 24, Günter Grass écrit au maire de Gdansk pour s'expliquer et Lech Walesa retire publiquement sa demande. Le 27, le site internet du *Spiegel* met en doute la justesse de l'aveu de Günter Grass en suggérant que ce dernier se serait trompé d'unité et de date. Le 26, sort en Allemagne un ouvrage de Joachim Fest, *Ich nicht. Erinnerung an eine Kindheit und Jugend* (traduit par Raymond Voyat, il sera publié en France un an plus tard sous le titre *Pas moi. Souvenir d'une jeunesse allemande antinazie*, aux éditions du Rocher).

¹² De tendance conservatrice et libérale, la *FAZ* est par ailleurs le quotidien allemand le plus diffusé dans le monde.

¹³ Frank Schirrmacher est essayiste, écrivain et, depuis 1994, co-directeur de la *FAZ*. Il est l'un des journalistes allemands les plus en vue aujourd'hui.

¹⁴ Hubert Spiegel est rédacteur en chef des pages « Littérature » et « Vie littéraire » de la *FAZ*.

¹⁵ Günter Grass, cité par Thomas Serrier, « Günter Grass et la *Waffen SS*. La mémoire maudite d'un prix Nobel allemand », *Vingtème Siècle. Revue d'histoire*, 94, avril-juin 2007, p. 88.

¹⁶ Dans ses mémoires dont le titre est un coup de griffe porté à l'endroit de Günter Grass, *Ich nicht. Erinnerung an eine Kindheit und Jugend*, Joachim fest (1926-2007) raconte ses années de jeunesse au sein d'une famille opposée au régime nazi. Lui-même explique s'être volontairement engagé dans la Wehrmacht, mais pour ne pas avoir à rejoindre la *Waffen-SS*. Cet historien conservateur, chroniqueur à la *FAZ* (1973-19993), a souvent été mis en cause – notamment par Günter Grass – pour sa complaisance à l'égard des dignitaires nazis à qui le consacra plusieurs biographies : *Le Führer* (trad. de l'allemand par Guy Fritsch-Estrangin avec la collab. de Marie-Louise Audibert, Michel Demet et Lily Jumel Paris, Gallimard, 1973, Tome 1 : 527 p. ; Tome 2 : 547 p.), *Albert Speer. Le confident de Hitler* (trad. de l'allemand par Frank Straschitz, Paris, Perrin, 2001, 501 p.). En 2002, il fit paraître *Les derniers jours d'Hitler* (trad. de l'allemand par Frank Straschitz, Paris, Perrin, 2003, 205 p.) qui devint un best-seller. L'ouvrage inspirera le film d'Oliver Hirschbiegel : *La Chute (Der Untergang)*, 2004.

¹⁷ Journaliste, notamment à *Libération*, Ricardo Uztarroz est l'auteur de *La véritable histoire de Robinson Crusoe et l'île des marins abandonnés* (Paris, Arthaud, 2006, 345 p.)

¹⁸ Péan Pierre, *Une jeunesse française. François Mitterrand, 1934-1947*, Paris, Fayard, 1994, 615 p.

¹⁹ Au cours du procès de Maurice Papon qui se tint à Bordeaux entre le 7 octobre 1997 et le 2 avril 1998 et au cours duquel l'homme fut jugé pour complicité de crime contre l'humanité, Henri Amouroux (qui témoigna le 31 octobre) fut mis en cause par la Défense pour sa participation à *La Petite Gironde*. Voir : Béatrice Fleury, Jacques Walter, « Henri Amouroux au procès Papon. La médiatisation d'un historien controversé », in : Jean-Pierre Koscielna, Philippe Souleau (dirs), *Vichy en Aquitaine*, Ivry-sur-Seine, Éd. de l'Atelier, à paraître.

²⁰ La biographie de Guy Sorman que l'on peut lire sur <http://gsorman.typepad.com/about.html> précise notamment qu'il est « membre de la Commission nationale des Droits de l'homme, maire-adjoint puis Président du Conseil économique et social de Boulogne-Billancourt. » Elle signale aussi qu'il fut « Président du Comité de prospective & Stratégie auprès du premier ministre de 1995 à 1997. »

²¹ Le roman auquel fait référence Jean-Claude Lebrun est *Trame d'enfance* (trad. de l'allemand par Guislain Riccardi, Paris, Alinéa, 1987, 631 p.).

²² Thomas Serrier, *op. cit.*, p. 88.

²³ *Ibid.*, p. 89.

²⁴ Thomas Serrier, *Günter Grass. Tambour battant contre l'oubli*, Paris, Belin, 224 p., p. 15.

²⁵ Si, pour son vingtième anniversaire, *Le Magazine littéraire* consacre une page à Günter Grass dans son numéro spécial « 40 ans de littérature » (n° 459, 01/12/06), il n'y est aucunement question de l'affaire mais du livre controversé *Toute une histoire*, paru en 1995 en Allemagne et en 1997 en France (trad. de l'allemand par Claude Porcell et Bernard Lortholary, Paris, Éd. Le Seuil, 722 p.) où l'écrivain s'en prenait aux modalités de la réunification. C'est Olivier Mannoni qui recueille les propos de l'écrivain, le premier étant le biographe du second et lui ayant consacré deux livres : *Un écrivain à abattre. L'Allemagne contre Günter Grass* (Paris, Ramsay, 1996, 207 p.) et *Günter Grass. L'honneur d'un homme* (Paris, Bayard, 2000, 556 p.).

²⁶ La soirée consacrée par Arte à Günter Grass s'intitule « Günter Grass – Un provocateur engagé ». Elle a été programmée le 5 octobre 2007 à partir de 22 h 20 et se présente ainsi : « Günter Grass – Un écrivain engagé » (22 h 20 : un documentaire réalisé par deux journalistes allemands – Sigrun Matthiesen et Nadja Frenz – qui, pendant deux ans, ont suivi l'écrivain) ; « Günter Grass s'entretient avec Pierre Bourdieu (23 h 55 : rediffusion d'un documentaire réalisé en 1999 par Franck Dieter où l'écrivain et le sociologue dialoguent sur leur vision respective du monde et de l'engagement à l'égard des problèmes de celui-ci. »

²⁷ Voir : http://www.arte.tv/fr/Joyeux-anniversaire-_21/1702348.html

²⁸ Pierre Péju (né en 1946) est notamment l'auteur de *Naissances* (Paris, Gallimard, 1998, 138 p.) de *La petite Chartreuse* (Paris, Gallimard, 2002, 178 p.) – qui a obtenu le Prix du livre Inter en 2003 –, *Le rire de l'ogre* (Paris, Gallimard, 2005, 198 p.), *Cœur de pierre* (Paris, Gallimard, 2007, 306 p.).

²⁹ Thomas Serrier, *Günter Grass. Tambour battant contre l'oubli*, *op. cit.*, p. 43.

³⁰ Un événement atteste de l'intérêt de certains intellectuels français pour les thèses défendues par Günter Grass en dépit du fait que plusieurs d'entre elles ont fait l'objet de controverses en Allemagne. Il confirme aussi que ses mémoires qui paraissent au même moment ne font plus débat en France et que cet intellectuel reste très écouté. En 2007, le Centre Georges Pompidou fête ses trente ans. Pour chacune de ces trente années, une personnalité a été invitée à parler de ce qui a été important pour elle. Pour évoquer 1989 – marquée par la chute du mur de Berlin –, c'est Günter Grass qui a été sollicité. Il s'est exprimé au cours d'une conférence qui s'est tenue le 31 octobre 2007. Si celle-ci a été animée par Jacques-Pierre Gougeon (universitaire, spécialiste de l'Allemagne) et Marianne Alphant (responsable et commissaire d'exposition), elle a été organisée avec le concours des éditions du Seuil et du Goethe-Institut. Sortie de *Pelures d'oignons* oblige.

³¹ Michael Jürgs a publié une biographie de Günter Grass en 2004 (*Gürger Grass : Biografie eines deutschen Dichters* [Günter Grass : biographie d'un écrivain allemand], München, Goldmann, 2004, 448 p.) qui a été suivie d'une autre en 2007, tenant compte de la polémique de 2006 (*Günter Grass. Eine deutsche biografie* [Günter Grass. Une biographie allemande], München, Goldmann, 2007, 459 p.). On notera le changement de titre, significatif du point de vue que le biographe défend : le passé de Günter Grass incarne celui de nombre d'Allemands.